

Un (résistible) petit tour dans le Pamir Afghan

Pendant de terribles années, l'Afghanistan est resté pour les voyageurs une zone blanche sur la carte. C'est encore le cas de certaines de ses régions. Cet attrait de l'inconnu m'a mené cet été dans le Pamir.

J'ai toujours eu plus d'attrait pour l'histoire que pour la géographie. Son goût et un intérêt pour les cartes me sont venus par le voyage. Cette fois, une fois n'est pas coutume, tout est parti d'une carte. Cet étrange appendice, à l'extrême est de l'Afghanistan, touchant à la Chine, en a étonné plus d'un. Il fallait une réponse à ces interrogations. Las ! c'est l'histoire qui, une fois encore, donne la réponse à la géographie. Les grimoires nous apprennent que ces régions ont été données à l'Afghanistan par les empires russe et britannique à la fin du XIX^{ème} siècle, soucieux des mauvaises idées qu'auraient pu leur donner une frontière commune. Mieux valait donc qu'ils fassent pays à part. L'histoire donc. Au moins n'était il pas question de Tamerlan ou de Gengis Khan, passage obligé de tous les livres d'actualité sur l'Afghanistan... Une fois l'explication trouvée, des questions demeurent? : à quoi ressemble cette étrange excroissance, massif compris entre les vallées du Pianj et du Wakhan qui se rejoignent dans l'Amu Daria ? A quoi ressemble cette région des sources de l'Oxus qui constituait pour les grecs l'extrémité est du monde connu? Quels sont les gens qui y habitent? En définitive, la curiosité laissera une deuxième manche à la géographie.

En 2003, lors de mon premier voyage en Afghanistan, une frénésie de mouvement m'avait amené jusqu'à Qala Pandja, au premier tiers du corridor, là où se rejoignent le Pianj et le Wakhan. J'en suis parti avec la frustration de ne pouvoir fureter dans ces montagnes. Le temps m'était compté et surtout, je m'étais rendu compte qu'aller plus avant nécessitait une préparation, et qu'il était pas prudent de s'aventurer seul dans des endroits si peu peuplés.

L'affaire n'est pas aisée. Les témoignages sont rares. Remy Dor y est passé dans les années 70 mais je ne découvrirai son livre (en allemand) qu'à mon retour. Les montagnards de ces mêmes années ont eu la plume paresseuse ou trop technique. De longues recherches me mettront en contact avec un ancien membre d'Acted et l'écrivain Philippe Valery. Tout cela remonte à 5 ou 10 ans et aucun n'a pu relier les deux Pamir. Les chemins, leurs difficultés et les temps de trajet restent inconnus. Les risques sont à considérer : nous serons jusqu'à huit jours à cheval du point sanitaire et de la piste les plus proches. Le Thuraya (téléphone satellite) fera débat mais nous concluons qu'en cas de problème, personne ne viendra nous chercher aussi loin. L'économie en sera faite. Nous veillerons donc à la pharmacie. Et puis, nous partirons avec la certitude qu'en Orient plus qu'ailleurs, Dieu protège les voyageurs.

Nous partons à trois et trouverons à Kaboul un jeune étudiant d'Istiqlal en guise d'interprète. Voler sur Ariana est un plaisir qui se mérite. Nous aurons passé une journée entière autour des bureaux pour apprendre successivement que le vol Kaboul Faizabad n'aura pas lieu le lendemain, l'avion ne pouvant décoller de Faizabad à cause des pluies, puis que le vol était finalement maintenu mais qu'il n'y avait plus de places pour finalement obtenir des billets. Le lendemain, au bout de trois heures d'attente à l'aéroport (dont deux dans un terrain vague entouré de barbelés), nous apprendrons que l'avion a bien décollé et atterri mais que son mauvais état l'empêche de repartir. Un signe de la providence ? Toujours est il que nous devons prendre la route. A Sarai Shamali, les chauffeurs nous apprennent que nous ne coucherons pas à Pol e Khumri : la route du Salang, refaite à neuf, relie désormais Kaboul à Kunduz en 6 heures. Partant à 13 heures, nous arriverons à la nuit tombée.

La piste Kunduz Faizabad est toujours aussi mauvaise. Tout au plus ne passe t on plus, après Taloqan, au fond de ces gorges qui marquèrent le point ultime de l'avancée des Taliban. Peu de ponts ont été reconstruits et seul l'embaras du choix semble expliquer que l'on n'ait pas distrait quelques pelletées des millions de tonnes de cailloux qui bordent la piste pour en reboucher les trous...La reconstruction ne paraît pas atteindre le Badakhchan. Ce n'est pas le cas des problèmes politiques : sécession de commandants locaux, incendie des locaux d'AKDN à Baharak ; l'instabilité progresse dans la province. Les responsables d'ONG évoquent l'action de prédicateurs envoyés du Pakistan pour soulever les populations qui souffrent de leur isolement géographique et politique : Faizabad n'est plus la capitale de l'Afghanistan. La situation économique est difficile. Les investissements n'atteignent pas le Badakhchan et les campagnes d'éradication du pavot privent la population de ressources et génèrent de fortes oppositions dans ces districts où l'opium a longtemps financé partis et groupes armés.

Faizabad est une ville boueuse qui a grossi trop vite. Les vaches ont leur place dans les ruelles. C'est aussi la ville de résidence du Wali du Badakhchan. Nous devons lui demander l'autorisation de nous rendre dans ces zones frontalières que sont le Wakhan et les Pamir. Des complications administratives nous ont empêché d'obtenir à Kaboul le précieux sésame. L'attente sera courte et l'accueil du Wali est cordial. Nous sommes surpris de voir à quel point il est aisé l'accéder à ce niveau d'administration. Nous expliquons notre projet mais rapidement le refus tombe : sans lettre de Kaboul, nous ne quitterons pas Faizabad. Nous insistons, demandons les dangers ; il nous répond par la négative : la région est calme mais ne veut pas engager sa responsabilité. En définitive, nous signerons une lettre de décharge qu'il rangera avec soin dans son tiroir ! Nous sommes libres de partir mais le Wali ne nous a pas donné pour autant de lettre pour le commandant d'Ishkashim.

Le reste de la journée sera passée à prendre des nouvelles de la route : la Kokcha a emporté les ponts de Baharak. Les ouvriers sont à l'œuvre mais personne ne sait quand la route sera réouverte. Trouver un chauffeur n'est pas non plus aisé. Il nous faut un véhicule solide pour nous mener jusqu'à Ishkashim et Qala Pandja mais surtout un chauffeur fiable qui s'engage à revenir nous chercher dans trois semaines ; faute de quoi nous ne pourrions rentrer à temps à Kaboul. Acted nous aide à en trouver un. Nous apprenons que le pont est réparé : nous partirons au petit matin. En chemin, nous remarquons les panneaux d'information sur la lutte contre le pavot: la culture en est présentée comme contraire à l'islam.

Deux des trois ponts de Baharak ont été emportés. Prendre le troisième nous oblige à un détour d'une heure. Baharak apparaît comme un paisible bourg commerçant, plus plaisant que Faizabad mais à peine l'un d'entre nous s'aventure t il à l'extérieur de la tchaikhana que son patron jette un regard inquiet. Mieux vaut ne pas trop s'éloigner. La première surprise de la journée est de constater la régression de la culture du pavot. Il y a deux ans, les champs colorés ornaient les deux cotés de la piste principale, occupant les 2/3 des terres des vallées. Cette année, ils sont plus reculés, clairsemés ; les surfaces ont reculé de moitié. La piste se détériore en s'approchant d'Ishkashim. Le lit d'une rivière sera fatal à la direction de la jeep. Un bout de corde nous permet de repartir.

Ishkashim ressemble à l'idée que l'on se fait d'un bourg du far « west » : peut être 1000 âmes, une longue rue poussiéreuse, quelques « boutiques » de chaque côté. L'électricité y est connue car la lumière brille le soir, de l'autre côté du fleuve, au Tadjikistan. On y trouve un bar qui sert un grand choix de tchaï siâ yâ sabz. Le sol en est rude mais plat : nous y dormons. Le pollao y est un des plus mauvais du pays mais nous sommes dans le « restaurant » le plus septentrional de l'Afghanistan et il nous faut savourer l'instant. Le bazar est maigrement fourni : quelques oignons, des pommes de terre : ni fruits, ni légumes verts, peu d'œufs. Peu de choses poussent ici et la route de Baharak est fermée aux camions en raison de l'état des ponts, aggravant les carences alimentaires. L'hiver ici dure 6 mois. Légumes et fruits sont rares. Ishkashim est la résidence du commandant du Wakhan et des Pamir, responsable de la zone frontière, l'homme qui détient désormais les clefs de notre expédition. Nous sommes jeudi après midi, il est absent. Ses adjoints nous reçoivent. Notre démarche suscite l'étonnement, voire la méfiance. A Ishkashim, rares sont ceux qui sont allés aussi loin et les temps de trajet que l'on nous cite varient du simple au double. Les photos, magazines et livres, confiés par nos prédécesseurs, que nous apportons à des habitants du Wakhan rassurent et nos cartes suscitent la convoitise. Il y a deux ans, l'ancien commandant m'avait demandé avec envie si j'avais des cartes. Nous avons un double des nôtres et leur faisons miroiter. Elles sont au 100^{ème}, la leur au 500^{ème}. La journée du jeudi, puis du vendredi, se passe à tenter de trouver un thuraya dans le bourg puis à tenter d'appeler le commandant qui est parti en weekend avec son téléphone. Ishkashim est donc coupée du monde. La frontière a bien raison d'être calme.

Un individu en civil nous aborde dans la rue, insiste pour nous amener à la police et nous devons à nouveau nous expliquer car si les hommes du commandant sont responsables de la frontière, ils ne sont pas responsables de la sécurité du bourg. Cela fait beaucoup d'administration dans un bourg où au bout d'une demi heure la moitié des habitants connaît nos prénoms. L'autre distraction du jour sera de trouver quelqu'un qui sache ressouder la direction de la jeep, puis le cousin du beau frère du patron du « garage », parti en famille, afin de se faire ouvrir le local. En définitive, le chauffeur trouvera à acheter une pièce de rechange.

Le commandant finit par arriver. Nos cartes et notre bonne bouille font l'affaire. L'homme est un ancien moudjaheed et s'embarrasse de moins de formalités ou de prudence que le wali.

Nous pouvons prendre la route avec dans la poche, une lettre à présenter aux points de contrôle. Le plus dur nous semble fait. Nous nous arrêtons remettre des photos de l'expédition du Nowshak au shah de Qazi Deh. L'accueil est un peu froid. Les photos l'indiffèrent. Il nous répond qu'elles ne vont pas beaucoup aider les habitants de son village, que les montagnards du Nowshak (l'expédition Oxus de Mountain Wilderness) avaient laissé des tentes, des couvertures, payé des porteurs alors que nous n'apportons rien. Il n'a pas tort mais que fait-il, lui, chef du village, grand propriétaire terrien, homme d'affaires qui avec 3 camions contrôle tout le trafic de marchandises de la vallée, que fait-il pour aider les habitants de sa vallée ? Au fur et à mesure de mes voyages en Afghanistan, j'ai de plus en plus l'impression que l'attente de l'aide extérieure est souvent un prétexte pour ne pas agir. Il sera facile de faire porter le chapeau des problèmes à l'étranger. "Ne pille déjà-t-il pas l'argent dû à l'Afghanistan ?" Qui n'a déjà pas entendu ces propos ?

Khandud est un village qui s'enorgueillit de deux boutiques et d'une clinique. C'est le lieu que choisit notre chauffeur pour nous annoncer qu'il n'a plus assez d'essence pour aller plus loin. Il est parti les jerrycans vides alors que passé Ishkashim, il n'y a plus de pompe à essence. Ce n'est sans doute pas un hasard alors qu'il n'a cessé de se renseigner à Ishkashim. Peur de casser son véhicule? Toujours est il qu'avec son départ, nous nous retrouvons à pied mais que surtout nos chances d'avoir un véhicule qui vienne nous rechercher s'évanouissent. Finalement, nous trouverons à louer la jeep du chef de poste et à négocier au prix fort les derniers litres d'essence stockés chez les particuliers du village. La vieille jeep n'a ni freins ni démarreur et chaque passage de gué est un pile ou face : pourvu qu'elle ne calle pas. L'aide du chauffeur court dans l'eau à chaque rivière pour lui indiquer le passage. Nous arrivons à Qala Pandja, point ultime de mon périple d'il y a deux ans. Shah Ismaël, un homme chaleureux nous reçoit. Une discussion intéressante, reposant sur des questionnements réciproques, s'engage. Les habitants du Wakhan, les Wakhis sont ismaéliens. Le Shah en est le leader religieux. Ce n'est pas un hasard de trouver ici des ismaéliens : ces « infidèles » pour de nombreux sunnites ont été partout repoussés sur les plus mauvaises terres, les seules que nul ne leur disputait. La situation de ces populations est désastreuse : déficit sanitaire complet, carences alimentaires, 40% de mortalité infantile avant 5 ans. Ici, un homme ne mentionnera jamais la mort d'un enfant de moins de deux ans ; il faut poser la question aux femmes pour prendre conscience du problème. C'est que m'a appris il y a deux ans Alex Duncan (Ong ORA), un médecin anglais qui vit dans la région, totalement isolé avec sa femme et un enfant en bas âge. Sa femme était enceinte et je me souviens de la réponse qu'il m'avait faite lorsque je m'étais étonné de sa décision de revenir d'Angleterre, après l'accouchement, avec son nourrisson : « mon action est tournée vers les mères et les enfants. Quelle serait ma crédibilité si je ne revenais pas avec mon bébé ? ». Cet été, Alex est absent, reparti en Angleterre pour la naissance du troisième mais il reviendra.

Nous partons au petit matin. La nuit, le gel retient l'eau et le débit des rivières est plus faible à l'aube. Nous partons le lendemain. Le départ est un peu houleux : la jeep aux freins défaillants renverse une barrière gardée par des soldats qui nous braquent et puis, tout finit par s'arranger en riant. Nous devons toutefois disputer notre laissez passer aux soldats analphabètes qui tentent de le garder. Moins d'une heure plus tard, nous devons nous arrêter : trop d'eau, la jeep ne peut plus passer ; il nous faut continuer à pied et notre trajet se rallonge de trois jours de marche. La jeep repart en s'engageant à venir nous rechercher au bout de trois semaines. Seront ils au rendez vous?

De l'autre côté de la rivière, des bergers acceptent de nous louer des ânes jusqu'au soir (nous portons 30 kg de nourriture). Dans les faits, ils s'arrêtent une heure et demi plus tard au village suivant. Le premier contact avec les Wakhis est plutôt rude : ils nous expliquent qu'ils ne peuvent nous louer des bêtes que jusqu'au prochain village, à moins de trois heures et qu'il nous en coûtera 20 dollars par âne. Je ne m'attendais pas à un tel comportement dans un endroit où aucun étranger ne passe. La discussion est âpre et il s'en faut de peu que nous finissions par jeter à l'eau provisions et bagages pour continuer sans animaux. On ne loue pas un âne 20 dollars par jour dans un pays où un instituteur en gagne 60 par mois. Nous finissons par trouver un point d'entente mais partons sans échanger une poignée de main. La même scène se reproduira à chaque village de la vallée, parfois deux fois par jour, chacun voudra prélever sa taxe et nous perdrons des heures à négocier. Très décevant mais, après tout, qui sommes nous ? Des privilégiés ayant eu les moyens d'arriver jusqu'ici, dans des villages où nul n'a les moyens de mettre du sucre dans le thé ? Dans ce monde clos où la vie est si difficile, tout passage est une occasion de gagner de l'argent, d'améliorer le quotidien, en recourant à des menues escroqueries. Certes, on nous accueillera toujours pour la nuit,

acceptera de cuire notre riz, nous offrira thé et pain mais quand, en remerciement, nous achèterons un poulet au prix exorbitant ici du bazar de Kaboul, on nous servira un coq dur comme du bois.

Le terme de corridor du Wakhan n'est pas usurpé : la vallée parfois n'excède pas quelques dizaines de mètres de large et les montagnes grimpent de chaque côté au dessus de 6000 mètres. Les terres cultivables sont rares et le fleuve, les torrents qui déboulent des glaciers et les éboulements les disputent aux hommes. A 3000 mètres, le blé qui y pousse est bien chiche. Quelques fèves font office de seuls légumes. Aucun fruit ne pousse dans cette vallée. L'hiver dure 6 mois et la soudure creuse chaque année ventres et joues. Le bois est rare pour construire, se chauffer ou cuire les aliments. Le dénuement est parfois absolu comme dans cette mesure isolée où nous nous arrêtons faire une pause: une marmite, un peu de farine et de thé, une théière, deux bols; les habitants du lieu n'ont rien d'autre, à part les vêtements qu'ils portent. Comment les hommes font ils pour s'accrocher ici ? Les conditions de vie sont dures. les Wakhis se plaignent de leur isolement, du manque de routes, de ponts mais que font ils pour tenter de les améliorer ? Il suffirait de peu pour rendre cette piste plate carrossable. Chacun ne voit pas plus loin que son village.

Nous sommes surpris en chemin de constater que des écoles sont présentes partout dans la vallée, parfois encore sous tente Unicef. AKDN est la seule Ong à soutenir la région, au travers d'aide à la construction de logements, de soutien d'écoles ou de projets de reboisements. Au terme de trois jours de marche, entrecoupés de passages difficiles de rivières, nous arrivons à Sarhad e Borhill. C'est le bout de la vallée du Wakhan, fermée par des gorges. Vers le Sud, le col de Borghill mène au Pakistan. L'accès en est aisé mais la frontière est fermée, compliquant considérablement la vie des habitants: tout doit venir d'Ishkashim alors que le Pakistan est si proche. A Sarhad, se trouve une poignée de soldats. C'est le dernier signe de la présence de l'Etat Afghan: nous n'en croiserons pas d'autre dans les deux semaines à venir.

Nous attendons deux jours des animaux de bât. Au dernier moment les trois chevaux promis se transforment en deux juments et un âne. Nous partons enfin sans trop savoir jusqu'où nous pourrions aller: le temps nous est compté et le chemin incertain, fonction du niveau des eaux. Les guides restent évasifs sur les temps des différents trajets : 3 jours, 6 jours? Notre route, déjà éprouvante physiquement, sera émaillée de conflits avec les guides qui tentent de nous ralentir pour être payés plus de jours, prétextant de l'état de leurs animaux.

La vallée du Wakhan était très plate. A présent difficultés et cols se succèdent : Dalriz et ses pierriers 4250 mètres, Ghamundi 4895 mètres (glacier et éboulis), Akbilis : 4600 mètres. En 4 jours, nous avalerons plus de 5 km de dénivelé total, à plus de 4000 mètres d'altitude, à raison de plus de sept heures de marche par jour. Eprouvant mais les chemins plus faciles pour atteindre le petit Pamir passent au Nord et traversent la frontière tadjike fermée même pour les locaux. Le petit Pamir fait partie des confins. Depuis l'Afghanistan, nul ne peut l'atteindre sans passer ces cols dangereux où les animaux peinent à trouver leur chemin dans des chaos de pierres ou risquent de se rompre les pattes sur la glace. L'histoire, la politique autant que la géographie ont fait que ces populations sont parmi les plus isolées qui soient.

Le petit Pamir est habité par des nomades Kirghizes (turcophones), vivant de leurs troupeaux. Bien qu'isolés, leur économie repose sur les échanges. Les commerçants viennent d'Afghanistan leur apporter riz, sucre, huile, thé et vêtements et repartent avec des moutons. L'arrêt des échanges pendant la guerre a failli les anéantir. Rien ne pousse au petit Pamir. Si les commerçants n'arrivent plus ; plus moyen de se procurer les denrées nécessaires pour

passer l'hiver. De fait, les Kirghizes'organisent pour maintenir les sentiers et les ponts et bâtir des abris pour les voyageurs. Quel contraste avec les wakhis ! Les échanges leur sont vitaux. Vitaux et parfois mortels car l'opium, marchandise de peu de poids et de grand prix, arrive dans le Pamir. Un kg y vaut trois beaux moutons. La consommation est forte, nos guides en fument ou l'ingèrent. Le chef du village de Bourguitiar y a sombré et en fumerait plusieurs dizaines de kg par an, décimant ses troupeaux.

L'isolement politique et géographique du petit Pamir explique la présence des Kirghizes. Vivre toute l'année dans des vallées à plus de 4000 mètres, où les hivers sont atroces pour les hommes et les bêtes, n'est pas habituel chez les Kirghizes. Montant rarement aussi haut, ils redescendent l'hiver dans des vallées plus accueillantes. La fermeture des frontières après la révolution bolchevique puis la prise du pouvoir par les communistes en Chine en ont décidé autrement. De nombreux Kirghizes, fuyant la collectivisation des troupeaux, ont fini par s'installer dans les Pamir Afghans. Une grande partie a fui au Pakistan dès l'invasion soviétique. Ils ont été finalement implantés en Turquie. Entre l'exil et les années de guerre, le nombre des Kirghizes du Pamir a été divisé par 4 depuis les années 70.

Aujourd'hui, les kirghizes se plaignent de leur isolement, d'être ignorés du pouvoir Afghan : pas d'école, de centre de soins ni même de carte d'identité, encore moins de passeports qui leur permettraient d'aller au Pakistan, d'y vendre leurs moutons. Ils ont pu voter aux présidentielles mais pas aux législatives. Le vote n'a pas été organisé dans le Pamir. Qui se soucie des Kirghizes du Pamir ? Leur isolement leur pèse mais ils n'abandonneraient pas leur mode de vie, garant de leur liberté. Ils n'abandonneront pas leur île au milieu des montagnes. Leur mode de vie leur procure une certaine aisance par rapport aux wakhis : l'herbe est chiche dans ces pâturages mais l'espace est grand et peut porter les troupeaux. L'hiver est l'ennemi, quand le gel ou de fortes chutes de neige empêchent les bêtes de gratter. La faim et le froid tuent en moyenne chaque année un quart du troupeau. Même les yacks peuvent succomber au froid. Un mauvais hiver peut emporter la moitié des moutons. Rien n'est acquis dans le Pamir. Les hommes passent l'hiver dans des yourtes qu'ils essaient de chauffer tant bien que mal avec de la bouse de yack (il n'y a pas de bois dans le Pamir). En plein mois de juillet, à 4000 mètres, il gèle tous les soirs et un maigre 3° nous saisira au réveil dans la yourte. Alors combien en plein hiver ? Tous les Kirghizes souffrent de problèmes de vue : la fumée âcre des bouses, les carences, le soleil en altitude, la réverbération sur la neige ?

Le temps nous manque et nous devons reprendre notre marche en direction du grand Pamir. De nouveau les cols : Akbilis, Ghamundi, puis Karabel (4820) et Schowr (4890). Dans le Pamir, la géographie sait s'imposer. Il faut quatre jours d'une marche éprouvante pour rejoindre le grand Pamir et de peu : à peine avons nous passé Showr que la montagne se voile et une tempête de neige s'abat sur le col. Nous rejoignons la communauté kirghize du grand Pamir : 500 à 600 personnes dont le chef réside au pied du lac Zor Kol, à la frontière tadjike.

Pas d'introduction, de surprise. A peine arrivons nous que nous sommes dirigés vers la yourte réservée aux hôtes de passage. A peine sommes nous assis qu'arrivent le thé, le pain et du yaourt à volonté. Le chef arrivera plus tard. La yourte lui appartient ; il lui incombe d'assurer gîte et couvert aux voyageurs. La discussion s'engage : d'où venons nous, qui sommes nous ? Le pourquoi n'est jamais à l'ordre du jour. Les nomades ne se soucient pas du mouvement ; il leur est naturel. Ni surprise, ni suspicion : celui qui passe est le bienvenu et les visiteurs sont rares. Avons nous eu beaucoup de prédécesseurs ? Beaucoup, nous répond le chef : 2 l'an dernier, personne il y a deux ans, un il y en a trois et aucun auparavant..

Le chef est déjà sorti du Pamir, est allé à Kaboul pour présenter des doléances (sans grand espoir) à Karzai. Il suffirait de peu pour améliorer leur vie : pouvoir se rendre au Tadjikistan ; utiliser la route qui, coté tadjik, longe la frontière, pour pouvoir se rendre en Afghanistan, en faire venir des marchandises et y acheminer des moutons ; pouvoir laisser paître les troupeaux de l'autre coté l'hiver (il neige moins coté tadjik). La frontière est close et étroitement surveillée. Qui se soucie d'améliorer le sort des Kirghizes du Pamir ? Nous tentons de proposer la nourriture que nous avons amenée. « gardez ce riz pour chez les Wakhis » L'accepter serait contraire à la règle d'hospitalité. Les Kirghizes sont volontiers condescendants envers les Wakhis. Les deux populations se côtoient peu. Les Wakhis mènent leurs troupeaux l'été dans le grand Pamir mais dans des vallées bien délimitées. Nous tentons de leur faire goûter à nos hôtes des soupes en sachet mais le goût leur déplaît. Ils ne connaissent ni fruits ni légumes. A l'ordinaire : riz, pain pâtes, yaourt et crème et un peu de viande.

Nous partageons la vie des campements : battage de la laine, fabrication du feutre, des fromages qui sèchent en hauteur sur des claies. Durs comme du quoi, ils seront consommés l'hiver. Nous sommes invités à entrer dans les yourtes : pas de poêle ; juste un feu de bouses à même le sol qui enfume la tente. Dans un coin une tenture isole le lait en train de fermenter. Partout d'énormes piles de couvertures rappellent la rigueur de l'hiver. Les femmes sont vêtues de longues robes rouges plissées et portent des colliers de pièces de monnaie ou de tout ce qui brille. Un grand voile part du front et tombe jusqu'au bas du dos : blanc pour les femmes mariées, rouge pour les autres Elles se comportent naturellement. L'une d'elles donne devant nous le sein à son bébé. Sommes nous en Afghanistan ?

Ces moments d'hospitalité nous sont précieux, récompense de ces longues journées de marche. Précieux mais rares car il nous faut reprendre notre route et rejoindre sans trop tarder Pandja où, espérons le, la jeep nous attendra. En chemin, dans la vallée d'Elghonok, la chance nous sourit. Un Bozkachi, mon premier en Afghanistan, est donné à l'occasion d'un mariage. Tous ces hommes se connaissent ; ils ne se blessent pas. La joie de se mettre en avant les anime autant que la volonté de gagner. On ressent toute la fierté de ces hommes. Le jeu dure trois heures et un banquet est donné à l'issue alors que l'on décompte les moutons, chèvres, yacks et chameaux donnés à la famille de la mariée. Le père du marié est riche : il donnera 100 moutons mais une quarantaine sera vendue pour équiper le nouveau couple. Il nous explique qu'il devait marier son jeune fils (15 ans) car il manquait une femme pour les travaux de tous les jours. La mariée a 17 ans. En 5 jours, nous rejoignons Qala Panja où une jeep nous attendra. Celle du chef étant en panne, il a dérouté un autre véhicule pour venir nous chercher. Nous rentrerons donc à temps, heureux d'avoir pu atteindre ce bout du monde, rencontré ces populations et épuisés par ces semaines de marche en montagne qui ont mis notre corps à rude épreuve. Mais on ne raconte pas d'histoires à la géographie...